

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'aventure du texte

Francine Bordeleau

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37716ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (2000). Compte rendu de [L'aventure du texte]. *Lettres québécoises*, (100), 27–28.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'aventure du texte

Exercice difficile s'il en est que celui de prétendre établir une nomenclature des romans marquants des vingt-cinq dernières années. Exercice narcissique aussi, néanmoins exaltant pour le critique qui trouve ici l'occasion de dire, comme Baudelaire :

Mon cœur mis à nu...



VOILÀ VINGT-CINQ ANS, LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE commençait à se décliner au féminin. On se souviendra qu'à partir de 1975, en fait, les voix d'écrivaines se multiplièrent rapidement, à telle enseigne qu'après l'écriture du « roman national » — dû notamment aux Aquin, Beaulieu, Godbout —, il fallait parler de l'écriture du « roman féminin ». Et force est maintenant de constater que ce quart de siècle dont *Lettres québécoises* veut dresser une manière de

bilan se clôt sur des voix masculines désirant réinvestir un *je*, une parole intime. C'est du moins une tendance qu'aura semblé préciser l'automne de 1999, un certain nombre d'auteurs se réappropriant alors un discours — sur le couple, sur la sexualité, sur la condition d'homme... — surtout produit, depuis une bonne vingtaine d'années, par les femmes.



Louky
Bersianik

Me frappent donc d'abord, dans cette période que *Lettres québécoises* souligne ici, ces deux pôles, ces écritures « féminine » et « masculine », qui se répondent. Et nous aurons donné quelques riches aventures langagières parmi lesquelles je retiendrai au premier chef *L'Euguélonne*, publié en 1976 (aux Éditions La Presse).

Dans ce « roman triptyque », Lucille Durand, *alias* Louky Bersianik, imagine qu'une extraterrestre — l'Euguélonne — parcourt l'univers à la recherche du mâle de son espèce et aboutit sur notre planète. Son projet est monumental, qui consiste à revisiter deux mille ans de culture occidentale et patriarcale (« androcentrée », préfère-t-on dire désormais). Sous couvert d'ironie et de parodie, le roman entend montrer comment les différents savoirs se sont structurés pour légitimer l'asservissement des femmes à travers les âges. Si la charge prend l'allure, parfois rebutante aujourd'hui, du manifeste, l'iconoclasme et l'érudition de Bersianik, desquels résulte une déconstruction rigoureuse des savoirs et des institutions — de la philosophie au christianisme, en passant par la psychanalyse, le politique, le juridique et la langue —, forcent l'admiration.

Livre-somme qui occupe, en raison de l'invention et de l'audace qui s'y déploient, une place à part dans la production de ces années-là, *L'Euguélonne* s'inscrit en outre dans la théorie sartrienne du roman engagé. Pour Sartre, la littérature n'a de valeur que si elle s'écrit pour le moment présent, dans l'instant et pour l'instant ; le roman engagé est

donc un roman qui parle à son temps. Et c'est ce qu'aura réussi d'exemplaire façon *L'Euguélonne*, œuvre de contestation qui sut également proposer un éclatement des formes romanesques.

Éloge de l'audace

En 1999, *Les inventés*, de Jean Pierre Girard (publié à l'instant même), fit moins de bruit. Voilà pourtant une œuvre également puissante, où l'on entend la voix d'un trentenaire qui n'a jamais cessé d'être un fils et fait de sa mère la destinataire aimée/hâie du texte. Mais plus qu'à la seule histoire d'une filiation problématique, Girard convie à une fascinante expérience de langage guidée par le fameux *Frankenstein or The Modern Prometheus*, de Mary Shelley. « Mot à mot, notre histoire se joue », insiste d'ailleurs ce narrateur baptisé François Jutras, et surnommé Freinki depuis l'enfance. Freinki pour Frankenstein, on l'aura compris, cette créature qui incarne « à la fois le père et le fils, le monstre et le docteur ».

Les inventés, récit truffé de paroles fortes et de phrases coups-de-poing, ne laisse guère de répit au lecteur. Mais ça n'est sûrement pas un défaut. Après quatre recueils de nouvelles qui lui ont permis d'installer une esthétique où les questions formelles comptent au moins autant que la chute et l'anecdote, Girard nous donnait là un premier roman extrêmement écrit, très littéraire, exigeant en un mot, et il faudra sans doute du temps avant de saisir la réelle portée de ce texte qui, tout en explorant les limites de la fiction, relate comment un sujet — en l'occurrence un homme — finit par advenir à sa propre parole, à sa propre syntaxe.

On ne saurait faire abstraction, dans le quart de siècle qui vient de s'écouler, de *La rage* (Québec Amérique), autre premier roman des plus crus par lequel Louis Hamelin s'affirmait, en 1989, comme l'un des écrivains susceptibles de rénover la littérature québécoise. Les questions inhérentes à l'identité sociale — questions ici soulevées, et résolues de brutale manière — sont au cœur de ce livre où s'affrontent un jeune protagoniste, Édouard Malarmé, et un pollueur nommé Bourgeois, celui-ci symbolisant toutes les figures de l'ordre (du père jusqu'aux institutions politiques). Une autre voix forte, une écriture déjà singulière naissaient avec *La rage*, ce roman peu policé à la démesure calculée.



Dany
Laferrière

Dans la production québécoise s'impose encore le cycle romanesque, décliné en dix volumes publiés entre 1985 et 2000, de Dany Laferrière. Bien que ponctué de moments plus faibles — ainsi de *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* et du *Cri des oiseaux fous*, aux deux extrémités du cycle —, ce projet d'« autobiographie américaine » est sans nul doute ambitieux et novateur. Deux volets distincts, mais indissociables, s'y répondent. D'une part, Laferrière livre un commentaire ironiquement critique sur l'Amérique telle que perçue par un Nègre originaire des Antilles, en même temps qu'il met en scène un narrateur hanté par des désirs de richesse et de gloire, et qui rêve de devenir « le » grand écrivain nègre contemporain qui surpasserait James Baldwin. Les livres « américains » traitent de la guerre raciale — celle-ci se jouant ultimement sur les rapports entre Nègres et Blancs —, sujet que n'avait guère abordé notre littérature auparavant. Et si, dans ce volet, *Comment faire l'amour* présente l'intérêt d'une percutante œuvre des commencements, *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?* (VLB, 1993) et *La chair du maître* (Lancôt, 1997) vont plus loin.

Le cycle comporte d'autre part une évocation nostalgique de l'enfance haïtienne, paradis à jamais perdu où régnait, malgré la dictature, une indéniable douceur de vivre. Légèreté et sensualité commandent à ce

volet dont les moments les plus significatifs sont *L'odeur du café* (VLB, 1991), *Le goût des jeunes filles* (VLB, 1992) et *Le charme des après-midi sans fin* (Lancôt, 1997).

Des fresques du chaos

Avec Gaétan Soucy surgit dans la littérature un univers également cohérent, mais plus sombre et tourmenté. En 1998, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (Boréal) allait faire de cet écrivain discret, encore peu connu du grand public, une véritable vedette. Il est vrai que ce roman propose d'emblée une jouissive et éblouissante aventure langagière à laquelle on saurait difficilement rester insensible. Mais *La petite fille...*, qui se présente sous la forme séduisante de la fable, se veut une critique de la civilisation en même temps qu'un récit sur la reconquête de la féminité. Le livre clôt aussi ce qu'il convient d'appeler une trilogie du pardon amorcée en 1994 avec *L'immaculée Conception* (Laterna Magica) et magistralement poursuivie avec *L'acquiescement* (Boréal, 1997). Indissociables l'un de l'autre, les trois livres se situent à Saint-Aldor — village mythique qui possède plutôt les caractéristiques de l'*a-topie* — et explorent, dans un monde en proie à une sorte de chaos originel où sont commises des fautes gravissimes, le mystère du mal. Mais c'est surtout *L'acquiescement*, obsédant point focal aux accents dostoïevskiens malgré sa brièveté, qui m'apparaît comme la grande œuvre de Soucy, et comme l'un des romans majeurs du dernier quart de siècle.

Je vois mal, enfin, comment on pourrait souligner cette période sans prendre en compte l'extraordinaire *Soifs*, de Marie-Claire Blais. Publié en 1995 (chez Boréal), ce roman de 300 pages, déployé en une seule phrase ininterrompue, est la grande fresque de notre fin de siècle tourmentée (nous y sommes encore, le *xxi*^e siècle ne commençant qu'en 2001). Comparable à un oratorio baroque — la musique est du reste omniprésente —, *Soifs*, dont l'action se déroule dans une île des Caraïbes, fait entendre en simultanéité des voix multiples : celles d'une avocate mariée à un juge réactionnaire, qui ne peut s'empêcher de séduire de jeunes hommes inconnus ; d'une adolescente noire qui vend son corps aux Blancs ; d'un professeur sidéen incapable de terminer son étude sur *La métamorphose*, de Kafka ; d'un écrivain dont le livre — une « apothéose des profondeurs » — est refusé par les éditeurs... Livre magistral, vraiment, *Soifs* réunit la parole des privilégiés et des exclus, des professionnels de haut niveau et des prostitués, des artistes et des réfugiés de la mer, des Blancs et des Noirs... Voilà sans doute le roman le plus engagé (au sens sartrien) de Marie-Claire Blais, et sans doute, oui, l'œuvre québécoise qui constitue la plus forte synthèse du siècle.

cartes d'affaires en-tête de lettres
factures enveloppes
publicités autocollants
brochures affiches
revues dépliants



Z I R V A L
DESIGN & IMPRIMERIE

Imprimerie commerciale Design graphique

ZIRVAL DESIGN

1030, rue Amherst.
Montréal (Québec) H2L 3L6

Tél.: [514] 525-3701

